

## Mario Vargas Llosa - Conversation à Princeton

Robert Lévesque

Numéro 78, automne 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91774ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lévesque, R. (2019). Mario Vargas Llosa - Conversation à Princeton. *L'Inconvénient*, (78), 56-59.

# Mario Vargas Llosa

## Conversation à Princeton

ATELIERS **Robert Lévesque**

Ce type, ce Vargas Llosa, au demeurant grand écrivain, a eu un soir la nerveuse faiblesse de donner un coup de poing en pleine gueule à García Márquez, au demeurant aussi grand écrivain que lui (sinon plus, je laisse aux amateurs de littérature latino-américaine le soin d'en décider) ; la scène se passait en 1976 devant un cinéma de Mexico – énervement au sujet d'une femme, pense-t-on, l'affaire étant demeurée aussi floue que la rupture entre les deux hommes fut nette – quand l'auteur de *La ville et les chiens* cogna vif et sec celui de *Cent ans de solitude* ! On ne trouvera pas, je pense, une situation pareille dans l'histoire des lettres modernes, il faudrait remonter à l'époque de Villon et des Coquillards...

Mario Vargas Llosa est un Péruvien (né au pied d'un volcan) qui, tout jeune, lisait Flaubert et Sartre (ses amis pour s'en moquer l'appelleront longtemps « le vaillant petit Sartre ») et préféra très tôt (fin des années 1950) quitter sa ville en pierre de lave pour aller vivre et écrire dans les capitales européennes de la grande culture, mais – une mouche l'ayant piqué – il aurait pu sans vergogne devenir le président de son pays qu'il avait abandonné si, en 1990, les urnes avaient *parlé pour lui*, comme disent les commentateurs politiques, si le peuple avait préféré – comme il l'espérait fermement en faisant campagne – élire un indigène même exilé à un Japonais né à Lima. Mais c'est le Jaune qui l'emporta, ce Fujimori qui, après dix ans d'autoritarisme et de corruption, fut forcé de démissionner, décida de s'enfuir, alla se réfugier au Japon pour s'y faire naturaliser japonais ; il sera alors l'objet d'un mandat d'arrêt international, poursuivi, arrêté, ramené de force et finalement jeté au trou pour vingt-cinq ans, où il sommeille encore.

C'est Vargas Llosa (frustré, il est allé, lui, se faire naturaliser espagnol, et le bon roi Juan Carlos 1<sup>er</sup> l'a élevé au rang de marquis en 2010) qui a dû se marrer pendant cette saga fujimorienne..., une décennie durant laquelle

il a pu se remettre à faire ce qu'il fait de mieux, écrire des romans, et c'est nous, les lecteurs, ses lecteurs (j'en suis un fidèle), qui avons gagné au change et qui devons donc – si je ne m'abuse – une fière chandelle au taulard Alberto Fujimori.

J'ai eu cette idée un peu farfelue de remercier ici le mal famé ex-président corrompu (qui ne lira certainement pas les romans de Vargas Llosa dans sa geôle de Lima) lorsque je suis tombé sur un passage particulier dans *L'atelier du roman – Conversation à Princeton avec Rubén Gallo*, une série d'entretiens menés par le professeur Gallo et quelques étudiants de cette université du New Jersey où, abordant la question de la campagne à la présidence (mais pas celle du gnon asséné à García Márquez, j'ai eu beau chercher à chaque détour de page, personne n'aura osé), Gallo demande à Vargas Llosa ce qui leur serait arrivé, à lui et au Pérou, s'il avait remporté l'élection de 1990.

« Ce qui est sûr, répond le marquis, c'est que durant cinq ans je n'aurais pas écrit de romans. J'aurais rédigé beaucoup de discours et mes lectures auraient sûrement été très pauvres. Plutôt que des œuvres littéraires, j'aurais été obligé de lire des rapports et beaucoup de comptes rendus. »

Notons d'abord que Vargas Llosa, quand il dit « durant cinq ans », semble assez persuadé qu'il n'aurait pas été réélu en 1995 (ou – sans se l'avouer – qu'il aurait par lassitude abandonné le méchant boulot), et puis franchement, devant une perspective telle que celle-là, la rédaction de discours et la lecture de rapports, je me demande ce qu'un homme comme lui, un écrivain-né et devenu l'un des plus solides au monde, une véritable « bête à écrire », comme le disait un de ses premiers éditeurs, serait allé fabriquer dans cette aventure si antilittéraire ! Devant cette hallucinante perspective rétrospective, je me sens comme Géronte dans *Les fourberies de Scapin* et comme lui je vais geindre : « Que diable allait-il faire dans cette galère ? »

Déjà que la campagne, qui fut féroce de la part de ses adversaires (le président sortant Alan García et le petit nouveau Fujimori), lui vola trois ans de sa vie d'écrivain. Devant les jeunes universitaires américains de Princeton, Vargas Llosa raconte qu'une nuit, sortant de chez lui, il a vu sa photo sur un grand écran de télévision alors que le présentateur lisait un passage de son roman *Éloge de la marâtre* (en gros et en très fin, une version chaude de *Phèdre*) et qu'ensuite un psychiatre, interrogé par le présentateur, diagnostiquait à froid *un cas de typique dégénéré de naissance*. « Et cela se répétait jour après jour et je crois qu'à la fin ils ont fini par lire tout mon roman à la télévision », explique-t-il à ces étudiants qui non seulement sont spécialistes de son œuvre, mais travaillent sur les *Mario Vargas Llosa Papers* qui, depuis 1985, sont tous réunis à Princeton.

Cette conversation à Princeton avec l'auteur de *Conversation à La Catedral* (son grand roman sur la dérive morale quotidienne qui s'est déroulée sous la dictature péruvienne de l'oublié général Odría et durant laquelle lui a vécu sa jeunesse, de huit à vingt ans) a eu lieu en 2015, au moment où se déroulait aux États-Unis la pétaradante et grossière campagne électorale de Donald Trump dans la course à la Maison-Blanche ; et les propos de Vargas Llosa sur son rude passage en politique active ne devaient pas tomber dans des oreilles de sourds lorsque, par exemple, il disait : « Nous avons là un type de pratique politique où les scrupules disparaissent totalement et je n'y étais pas préparé. Je n'avais pas la peau d'éléphant qu'il faut pour résister à ce type de campagne où répondre par la vérité ne sert à rien parce qu'il s'agit de voir qui tue le premier son adversaire en se servant de n'importe quelle calomnie. » Et de conclure, lui qui s'est énormément documenté et a écrit des chefs-d'œuvre comme *La fête au bouc*, qui porte sur la dictature de Trujillo en République dominicaine : « En fait, nombre de ces coups bas fonctionnent parce qu'ils amusent les gens. »



Admirateur de Churchill (il trouve « exagéré » qu'il ait obtenu le Nobel de littérature) et éprouvant un grand respect pour un Václav Havel, Vargas Llosa sait qu'on peut être artiste et homme d'idées en même temps qu'un homme de gouvernement extraordinaire, capable d'élargir les droits et libertés, mais à son avis on est là dans l'exception, la règle (comme Brecht l'a démontré au théâtre) étant celle des hommes forts ou roués dont les exemples pullulent dans l'histoire et autant à notre époque, avec les Berlusconi et les Bolsonaro, les Poutine, les Maduro, les Salvini, les Ford, et maintenant ce Trump, le trublion au toupet blondasse qui, inconstant, fonctionne à l'insulte et possède, lui, une peau d'éléphant... Devant les étudiants de Princeton, devant les dangers du pouvoir politique, l'écrivain, le romancier a préféré recentrer son discours sur les dangers de la littérature.

« L'objectif des dictatures est de contrôler la littérature, l'art et la créativité, car elles considèrent la pensée indépendante comme dangereuse. Dans une démocratie, personne ne pense qu'un roman ou un poème puisse être dangereux ou subversif. Je dirais (leur disait-il) que les démocraties se trompent et que les dictatures ont raison parce qu'effectivement la littérature est dangereuse. Elle nous apprend à regarder le monde avec une attitude critique. » Il leur donnait alors quelques exemples de grands romans, *Moby Dick*, *Les misérables*, *Guerre et paix* et *Don Quichotte* (il aurait pu glisser l'un des siens, l'importance de *La fête au bouc* dans la compréhension d'une dictature maléfique est sans conteste), pour leur dire que lorsqu'on a lu de tels livres quelque chose change en nous quand on revient au monde réel, « nous regardons d'un œil plus critique notre environnement ».

À lire ces entretiens, on entend bien que, pour Vargas Llosa, qui a vécu sa jeunesse dans l'une et s'est grandement documenté sur une autre, la dictature est un terreau littéraire, comme un maquis où s'organise une résistance, et il en veut ou en donne pour preuve trois cas d'artistes ayant offert le meilleur d'eux-mêmes sous des régimes totalitaires. Il y va avec une franchise sans rectitude, on voit bien qu'il sait – qu'il peut – cogner, ce type : « Je pense à Milan Kundera qui a écrit des ouvrages merveilleux comme *L'insoutenable légèreté de l'être* à l'époque la plus dure du socialisme tchèque. Avec la chute du bloc socialiste au début des années quatre-vingt-dix, Kundera se dégonfle comme écrivain. » C'est, explique-t-il avec l'assurance du connaisseur hardi, que « Kundera n'a plus cette hargne, ce courage qu'il avait quand il écrivait contre ce grand ennemi qu'était l'État socialiste, qui le menaçait de la prison avec des peines très dures ».

Autres cas semblables à ses yeux, celui du cinéaste espagnol Carlos Saura, dont il affirme à bon droit que « les films réalisés sous le franquisme, comme *Cría cuervos*, ont un sens éminemment politique, mais après la mort de Franco il s'est consacré à faire des longs métrages sur le flamenco, le tango » ; et celui du peintre allemand George Grosz qui fut un critique féroce du nazisme et du racisme et qui, une fois sorti de cet enfer, établi aux États-Unis, « se met à faire une peinture complètement décorative, saine, bénigne, sans force, sans âme. Jamais il ne récupérera la vigueur qu'il avait en Allemagne. Il lui fallait haïr pour être un grand peintre ».

Les idées politiques de Vargas Llosa – rappelons qu'il est passé de la gauche révolutionnaire (célébrant la victoire de Castro) à la droite libérale (rejetant l'autoritarisme de Castro), qu'en 1990 il dirigeait une coalition de centre-droit (le FREDEMO) proposant la mise en place de réformes néolibérales tout en attaquant ce qu'il appelle « les réducteurs », le totalitarisme, l'intégrisme, les nationalismes, qu'il est un franc défenseur de la mondialisation et de la société de marché tout

en étant un homme qui appelle à l'élargissement des libertés fondamentales, individuelles et collectives – formaient la toile de fond de ces entretiens avec les étudiants de Princeton, mais c'est l'écrivain, celui qui se doit de « penser le monde en romancier », comme il le dit, comme il le fait si bien, qui se devait de répondre aux questions sur son travail littéraire.

Un peu comme chez Zola mais sans jamais qu'il le mentionne parmi ses modèles (il est plus près de Sartre et de Flaubert, tout en reconnaissant que les romans de Sartre ont mal vieilli, qu'il n'aura été à cet égard qu'un imitateur de Dos Passos), la mise en chantier de tous ses romans commence par l'accumulation d'une documentation la plus grande possible : par exemple, il lui a fallu tout savoir d'un débarquement raté d'antitrujillistes en 1949, lequel ne donnera qu'une page de *La fête au bouc*, il a compilé les tics de Trujillo, son incontinence, sa garde-robe, les méthodes de torture, l'humiliation systématique de ses ministres forcés de lui fournir leurs filles ou leurs femmes pour une nuit de baise, etc., une documentation qu'il amasse avant que, revenu à sa table de travail, il en fasse une première matière romanesque qu'il remaniera au fil des rédactions successives (au moins trois grandes), matière qui se laissera hanter par ses propres fantasmes, ses obsessions, ses souvenirs (ceux de son adolescence dans une école militaire pour *La ville et les chiens*), tout cela s'unifiant grâce à une technique qu'il maîtrise, raffinée, consciente, misant sur la complixité du lecteur. Car, avec ce type, Vargas Llosa, les romans cognent, ils sont, il le reconnaît et le revendique, d'« une lecture difficile », le temps et l'espace s'y entremêlant, jouant à saute-moutons, comme dans *Conversation à La Catedral* où une discussion dans un bar miteux entre deux individus, un jeune journaliste bourgeois désillusionné et un Noir déchu qui fut un temps le chauffeur privé d'une figure du régime (le père du journaliste), se saucissonnera et se fauilera dans d'autres conversations de militaires, de conspirateurs, de putes, de potes, de domestiques, le tout formant un chœur polyphonique maillé, démaillé et remaillé dans lequel le suc amer d'une dictature, celle d'Odria au Pérou, se malaxe en fèces sous nos yeux épatés et nos émois complices.

Pour une femme, il a cogné García Márquez, pour un roman il dynamite le monde entier, ce type. Et, revenu de sa jeunesse, nobélisé en 2010, il se dit aujourd'hui « pragmatique démocratique, en penchant (avec encore pas mal de méfiance) pour le libéralisme ». ■

L'ATELIER DU ROMAN. CONVERSATION À PRINCETON AVEC RUBÉN GALLO  
Mario Vargas Llosa  
Traduit de l'espagnol (Pérou) par Albert Bensoussan et Daniel Lefort  
Gallimard, coll. « Arcades », 2019, 297 p.